



Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

41 | 2019

L'insulte et l'injure

Conclusion

Tobias Boestad et Nicolas Garnier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/5586>

DOI : 10.4000/questes.5586

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 11 novembre 2019

Pagination : 131-133

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Tobias Boestad et Nicolas Garnier, « Conclusion », *Questes* [En ligne], 41 | 2019, mis en ligne le 11 décembre 2019, consulté le 23 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questes/5586> ; DOI : 10.4000/questes.5586

© Association des amis de « Questes »

Conclusion

Tobias BOESTAD et Nicolas GARNIER

Sorbonne Université – Faculté des Lettres

L'insulte et l'injure existent à tous les niveaux de la société médiévale. Des plus grossières aux plus subtiles, leur infinie variété semble se dérober à toute catégorisation ou tentative d'inventaire. Si juristes et théologiens ont tenté, dès le Moyen Âge, de saisir cette complexité en catégorisant les différents types d'insulte – en témoignent les statutaires des communes italiennes étudiés par Chloé Tardivel – ces classifications à vocation juridique, qui visent avant tout à établir des échelles de peine, se sont révélées incapables d'épuiser le champ des possibles. Même les tentatives d'historiens, d'historiennes et de linguistes modernes semblent vouées à l'échec – ou plutôt à la non-exhaustivité.

Loin de se limiter aux grossièretés stéréotypées ou aux malédictions excessivement anecdotiques listées dans ces catalogues, l'insulte se passe souvent de mots ; elle se cache dans des actes ou des gestes, des intonations ou des allusions fugitives. Dans les *Quinze joies de mariage*, l'injure est « oblique », selon l'expression de Marie-Antoinette Alamenciak : aucun mot plus haut que l'autre, et pourtant la violence au sein du couple s'y exprime sans cesse. L'insulte confine même à la création, mettant à l'épreuve l'inventivité de son auteur ; elle constitue à ce titre un thème et un motif littéraire fréquent. Cela n'atténue aucunement la charge offensive des insultes les plus classiques, celles que l'on rencontre sous une forme à peine changée du Moyen Âge à nos jours.

Quelques perspectives se dégagent cependant des articles de ce volume. Si l'efficacité de certains ressorts semble universelle, princes et clercs, couches

aisées et populaires, hommes et femmes puisent sélectivement dans ce répertoire quasi-infini pour adopter des pratiques différenciées, parfois corporatives de l'insulte : Vsevolod Ioffé l'a mis en évidence à travers l'exemple du milieu universitaire parisien, où les insultes et les manières d'insulter varient en fonction de l'identité de l'insulteur et de sa victime, de leur appartenance ou non au même groupe. On n'insulte pas non plus une femme comme on insulte un homme et, comme l'ont souligné Chloé Tardivel et Lisa Sancho, on ne mesure pas la gravité d'une insulte de la même manière selon le sexe de son destinataire. Enfin, il y a un gouffre entre les invectives lancées à chaud, de manière parfois répétée, dont nous parlent les statuts des villes italiennes, et le « *philosophus* » savamment pesé, prémédité et placé au détour d'une période latine par quelque théologien carolingien, comme dans la querelle sur la prédestination étudiée par Alessandro Valsecchi. Théologien, il faut l'être pour prendre *philosophe* comme une insulte ; cette dernière réside d'abord dans l'intention de l'insulteur, et on peut penser qu'Erigène se serait parfaitement reconnu dans ce terme s'il n'avait été destiné à l'humilier.

N'allons cependant pas croire que les élites – qu'elles soient intellectuelles, politiques ou économiques – insultaient toujours « mieux » ou même différemment des autres : si les injures en usage dans le monde universitaire parisien frappent souvent par leur brutalité et leur trivialité, que dire de la bordée d'injures adressée par Guillaume d'Orange à sa sœur – une reine ? Qu'il s'agisse là de fiction littéraire n'importe guère : elle prête à rire ou suscite l'indignation, mais ne s'en situe pas moins dans l'horizon d'attente du lecteur, et notamment du public aristocratique. Lisa Sancho rappelle d'ailleurs que l'affaire, qui se solde par les excuses publiques de la victime, rejailit en fin de compte positivement sur l'honneur de la cour. Quant aux injures adressées au couple royal, elles ne sont jamais la cause du discrédit du pouvoir royal, mais toujours sa conséquence : elles révèlent la faiblesse de celui-ci bien plus qu'elles ne la créent.

Certaines insultes sont universelles ; d'autres traversent les barrières sociales. Originaire des milieux universitaires, *béjaune* en sort bientôt pour se retrouver au sein des ménages de bourgeois parisiens. Ce faisant, il se défait de ses connotations d'origines et en adopte d'autres. Entre mimétisme et réappropriation, la circulation des insultes met en lumière la porosité et les points de rencontre des différentes catégories sociales. Elle illustre aussi la manière dont le sens des mots et des gestes est sans cesse réinvesti, en fonction de leur contexte immédiat et des systèmes de valeurs dans lesquels ils s'inscrivent.

